

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 58, numéro 3, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104785ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104785ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1990). Pages de Journal. *Assurances*, 58(3), 491–500.
<https://doi.org/10.7202/1104785ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Montréal, 15 juillet 1986

Parmi mes associés, il y a deux jeunes également actifs et bien formés. L'un travaille sur une table d'autrefois et met ses dossiers personnels dans une grande armoire de bois, imitée de l'ancien, mais bien proportionnée. Au mur, il y a des gravures modernes (influence de sa femme). L'autre vit dans des meubles en acier et verre, avec des fauteuils qui ne résisteront peut-être pas longtemps à la charge qu'ils reçoivent quotidiennement. Au mur, il y a également des gravures récentes. Si le décor est différent, l'initiative et le dynamisme des deux sont les mêmes. Ils sont de cette génération nouvelle qui ne veut pas se contenter de l'acquis : idées, tempérament sont identiques; ils ont le type du chef. Ils développent, alors que la génération précédente, elle, ne cherchait pas l'essor avant tout, mais le travail bien fait.

491

L'espace ne les gêne pas. Ils travaillent avec le monde. Ils sont en Europe, l'un est aussi au Japon, l'autre se prépare à y être. Tous deux évoluent en Amérique — l'un plus que l'autre — mais tous deux jettent leur filet par-dessus les frontières, tout en étant un peu inquiets des mouvements brutaux du géant auquel ils doivent faire face. Depuis des années, l'un traite derrière le rideau de fer avant d'essayer de contourner le rideau de bambou.

J'aime ces jeunes gens pour qui leur pays n'est pas la frontière de leurs initiatives, tout en gardant une certaine prudence.



J'aime aussi le jeu des mots. Voici ce qu'écrit un collaborateur de *L'Express*, à propos d'un acheteur de vieux meubles : «Très riche, il est Syrien de naissance, francophone, séoudien de passeport...» Il est sans doute aussi très mêlé à ces fructueuses affaires que valait l'amitié des grands à ceux qui naviguaient dans les zones pétrolières, en serrant les bouées de près.

À un moment donné, notre groupe a songé à faire des affaires avec le Moyen-Orient. Un ami nous a donné le conseil suivant : « Venez voir d'abord. » L'avis venait d'un vieil homme qui en savait long sur l'Arabie, ses princes et ses maîtres...

20 juillet

492 Mon médecin — un petit bout de femme énergique — me dit : « Il faut rester la jambe gauche allongée à la hauteur du siège, pendant X jours. » Je ne discute pas, j'allonge la patte, mais de là à ne rien faire, c'est autre chose. Il y a tous ces livres qui encombrant ma table de travail et qui désolent ma femme — personne d'ordre. Je les regarde, je les choisis, je les lis en passant de l'un à l'autre, quand la fatigue ou l'ennui viennent. Certains m'enthousiasment, cependant : les *Mémoires* de Jean Monnet, par exemple, ce grand bonhomme de l'économie française qui a joué un rôle important pendant et après la guerre de 1939. Il est attiré par la politique, mais fort heureusement pour la France, il se tient à l'écart. Voici ce qu'il écrit à ce sujet :

« Sans doute aussi ne me trouvais-je pas les dons nécessaires à la carrière politique. J'aurais aimé être un orateur, je n'en étais pas un. Jeune homme, je rêvais d'être boxeur — on en tirera les conclusions qu'on voudra. Je m'étais vite résigné à me contenter des facultés que j'avais et à les exercer. Ma tentation politique tardive rejoignit ses velléités de jeunesse et je n'eus même pas à aborder l'épreuve où elle se fusse certainement échouée, celle de l'adhésion à un parti organisé. Comment peut-on s'affilier à un système sur lequel on n'a pas de contrôle, où l'on n'a pas sur toutes choses son mot à dire, je ne peux l'imaginer, n'en ayant jamais fait l'expérience. Appartenir à un parti, l'expression déjà me heurte. Adhérer, puis suivre la ligne, agir sans être tout à fait convaincu ou avant de l'être, j'en eusse été incapable¹. En revanche, je commençais à voir très bien, à la lumière de cette contre-épreuve, ce que je pourrais faire efficacement au travers

¹C'est aussi mon cas. Je me tins éloigné de la politique le jour où j'entendis M. *** — grand bonhomme du parti libéral — dire au cours d'un discours : « Jeunes gens, montez dans la galère libérale, emparez-vous des rames et, avec nous, ramez jusqu'au sommet. »

de l'organisation politique qui se mettait en place dans les référendums et les élections législatives répétés.»

C'est l'époque où il joue un très grand rôle en France d'abord pour l'approvisionnement de la nation, complètement vidée par les Allemands, puis pour la réorganisation du pays commencée par de Gaulle, complétée par d'autres et qui a amené la France à peu près complètement rétablie jusqu'au moment des troubles de 1968.



493

Découvrir l'Amérique. Mais pour les Français, c'est déjà fait depuis Chateaubriand et Tocqueville. Georges Duhamel est aussi sur les rangs. Tout en admirant les États-Unis, il en a été horripilé. Pendant la dernière guerre, plusieurs années plus tard, Fernand Léger les a découverts à son tour. Voyons ce qu'il en dit dans ces trois paragraphes, dont le dernier est vigoureux et charmant tout à la fois. Encore ce mot, me dirait mon vieil ami et collègue Louis-Philippe Audet, s'il était encore de ce monde. Voici le texte de Fernand Léger, que j'extrais de ce très beau livre consacré à *Mes Voyages*².

«Découvrir l'Amérique... Battery Park, un soir, trois jeunes filles se promènent bras dessus, bras dessous; celle de droite tient à la main un objet qui aurait pu être dans la pénombre pris pour un petit panier. Un bruit s'échappait de cet objet. J'ai cru que c'était un chat, non, c'était une T.S.F., une T.S.F. portable.

«Une autre fois, sur une plage, un jeune garçon et une jeune fille étaient étendus, bien sagement : entre eux deux, cette même petite T.S.F. qui racontait quelque chose; vous me direz : «Ils feraient peut-être mieux de s'en passer.» Mais cela est une autre histoire.»

Un peu plus loin, il écrit :

«Découvrir l'Amérique... un grand cirque, l'ordre admirable du tout. La discipline souple et souriante des acrobates, des clowns, des animaux. L'évolution et la

²P. 97.

précision des machinistes; tout cela marche avec la régularité d'une montre.

«Si c'est cette discipline-là qui fait la force principale des armées, soyez tranquilles, ils gagneront la guerre».

Fernand Léger n'aime pas tout, mais il regarde et il admire cet extraordinaire effort que les Américains sont en train de faire pour gagner la guerre contre l'Allemagne et le Japon. On est en 1942.

494

Lui aussi, on le sent déçu par le bruit et par bien d'autres choses, mais il ne le dit pas avec la même amertume et la même désolation que Georges Duhamel.

21 juillet

La reine d'Angleterre et M^{me} Thatcher se sont, paraît-il, heurtées assez violemment sur la question du Commonwealth et des sanctions à imposer à l'Afrique du Sud pour son régime de l'apartheid. Le premier ministre défend les intérêts de son groupe, mais la reine craint l'éclatement du Commonwealth. C'est la seule raison sans doute qui l'a fait intervenir, car si Elizabeth II règne, suivant la formule constitutionnelle, elle ne gouverne pas. Cela n'est écrit nulle part, mais remonte à bien loin derrière, à la *Magna Carta*, arrachée au régime monarchique il y a bien longtemps.

Si seule la question des jeux olympiques était en cause, la souveraine n'entrerait pas dans l'arène, mais l'opposition menaçante de plusieurs des nations constituantes, dont le Canada, est sérieuse. Certains pays, en effet, accompagnent le retrait de leurs équipes d'une menace de scission. Or, cela est très grave.

Comme à l'ordinaire, M^{me} Thatcher ne cède pas un pouce de terrain. Quant à M. Mulroney lui-même, il attache assez peu d'importance à une rupture possible. D'instinct, il est un homme de compromis. Cette fois, il est au premier rang de ceux qui insistent pour qu'on se débarrasse du régime en Afrique du Sud. On penserait qu'il ferait mieux de laisser faire les autres et de s'occuper davantage des problèmes de son pays. S'ils n'ont pas l'importance de l'apartheid, certains seraient assez graves pour qu'il leur donnât toute son attention, au lieu de se préoccuper de ceux des autres, quelle qu'en soit la gravité.

Mais, encore une fois, notre premier ministre est l'homme des solutions moyennes, du compromis. Et c'est pourquoi on le voit se débattre avec tant d'énergie, tandis que la presse au Canada ne cesse de critiquer son administration.

Dans quelle galère il a embarqué le Canada!, disent certains de ses partisans qui grognent, se lamentent ou le déplorent.



Que va-t-il se passer en Afrique du Sud, si l'on parvient à briser l'apartheid — régime odieux, s'il en est? Se trouvera-t-on devant des troubles cruels comme ceux que l'on a constatés après le départ des Belges au Congo? La réaction populaire y a été terrible, odieuse. Elle le sera sans doute en Afrique du Sud, car le pendule va toujours à l'extrême. Peut-on admettre qu'une minorité joue un rôle excessif aux dépens d'une majorité, qu'elle soit blanche ou noire, même si sa survie est en jeu? Non, évidemment, mais d'un autre côté, peut-on empêcher que la liberté entraîne mort d'hommes, parfois une hécatombe, quand une minorité a abusé de ses prérogatives pendant si longtemps? Je ne crois pas exagérer. Je me rappelle certain Français de ma connaissance qui, à propos de la Tunisie, me disait il y a plusieurs années : «Évidemment, il y a eux et nous.» Comme les Français seuls avaient droit de vote, ils dirigeaient le pays et pas toujours dans le meilleur intérêt des autres.

495



En revenant d'Islande, *** me disait : «Le pays a trouvé son équilibre économique et social quand il s'est séparé du Danemark.» Ce petit pays donne maintenant des exemples magnifiques dans les bornes de son économie. Tout comme le Groënland et le Canada du dix-neuvième siècle, l'Islande ne s'est ouverte au progrès qu'une fois séparée de la puissance dominante. De son côté, le Canada a fait d'énormes progrès quand on lui a laissé prendre en main l'avenir de son pays. Cela s'est produit dès 1867. Malgré ses défauts, le régime nouveau a apporté avec l'immigration, la construction des chemins de fer et l'instruction qui a donné à ses gens les moyens voulus de développer le pays et d'en faire une grande nation, quand on a cessé de vouloir la diriger de

Londres. Cela s'est fait graduellement, mais il faut reconnaître qu'à ce point de vue, les Anglais ont compris la situation des colonies et la nécessité de les émanciper bien avant tous les autres colonisateurs.

29 juillet

496 Hier soir à la télévision, j'ai écouté le père Georges-Henri Lévesque nous parler de sa carrière. Quelle oeuvre magnifique il a accomplie dans l'enseignement et dans le domaine des services sociaux au Canada et à l'étranger! Car s'il oeuvrait surtout au Québec, il a préparé avec d'autres l'évolution de sa spécialité dans le monde. Il a peu parlé, cependant, des événements auxquels il a été mêlé au Rwanda, car ç'aurait été empiéter sans doute sur le second volume de ses mémoires, qui est actuellement en préparation. Comme j'ai lu le premier, j'attends le second avec beaucoup d'intérêt.

Malgré le poids des ans, le père garde ce sourire, cette curiosité pour les choses de son métier et sa personnalité généreuse; c'est tout cela qui explique son influence auprès d'une génération et des milieux dirigeants. Il a vraiment été un maître. En toute simplicité, il se réjouit des succès de ses anciens élèves qui, au lieu d'être les gueux que certains avaient annoncés, occupent des postes importants depuis de nombreuses années dans les affaires, la haute administration aussi bien que dans les syndicats ouvriers.

Lorsqu'il a parlé de l'évolution du milieu et du travail accompli dans le domaine coopératif, j'aurais souhaité qu'il eût rappelé l'oeuvre du groupe de Montréal. Ce sera sans doute partie remise, même si les deux se sont souvent heurtés; par contre, ils ont contribué fortement à l'évolution et à la connaissance du milieu. Je pense, par exemple, à Esdras Minville, au père Papin Archambault et à Victor Barbeau. Celui-ci, en particulier, ne s'est pas contenté de vanter les mérites du coopératisme. Il a mis la main à la pâte. Je me rappelle certains jours où le ventre ceint d'un tablier blanc et long et la pochette et le porte-cigarette avantageux, il recevait les commandes à l'épicerie coopérative fondée par ses amis. Que le Père n'ait pas fait l'éloge de certains, on peut le comprendre, tant ils se sont heurtés violemment. S'ils se sont trompés sur son compte, ils ont formé des jeunes magnifiquement de leur côté.

M. Louis Sabourin a été excellent dans son rôle d'intervieweur. J'aime sa manière de collaborer et non de chercher à embarrasser l'interlocuteur, comme certains ont tendance à le faire à la télévision.



À un moment donné, on a parlé rapidement de la révolution tranquille dans le Québec. Si l'on a mentionné avec raison l'influence exercée par le groupe du père Lévesque et par celui de *Cité Libre*, il me semble qu'on aurait pu rappeler l'équipe politique dirigée par Georges-Émile Lapalme et Jean-Marie Nadeau, avant que Jean Lesage ne s'empare du pouvoir. Il ne faudrait pas oublier non plus le groupe H.É.C. de Montréal qui, s'il s'est rapproché de M. Duplessis tant qu'il a été possible d'espérer les réformes fondamentales, s'en était éloigné et, de son côté, contribuait à préparer la Réforme. Quand on parle du mouvement coopératif, il ne faudrait pas oublier non plus qu'à Montréal, on y prenait part, aussi bien par la parole que par l'exemple. Je me répète? Oui, mais il faut rappeler les faits si l'on veut comprendre ce qui s'est passé.

497



Doit-on employer le mot *médias* pour comprendre les modes actuels de communication? Pourquoi pas, écrit Alain Peyrefitte dans *Encore un effort, monsieur le Président*. Mais encore faut-il écrire *mediat*, comme le suggère M. Senghor, cet apôtre de la francophonie au Sénégal, note M. Peyrefitte. Au pluriel, il faut écrire *media*, puisqu'il s'agit d'un mot dérivé du latin *medium*. Au Sénégal, on va très loin : on a imposé l'orthographe par décret, note M. Peyrefitte. C'est aller bien loin, trop loin à mon avis, dans la voie de la réglementation!

31 juillet

On ne sait pas encore si, en vertu de la Charte des droits et libertés, ces dames peuvent faire le trottoir impunément, mais ce que l'on vient d'apprendre, c'est que la formule Rand qui, en droit ouvrier, rend la cotisation syndicale obligatoire, là où elle a été

acceptée, serait inconstitutionnelle. M. Pierre Trudeau, qui a imposé la Charte des droits de l'homme, n'a pas fini de constater où elle nous emmène. Comme quoi nos actes nous suivent, comme l'affirmait au début du siècle M. Paul Bourget, moraliste mondain et parfois bien ennuyeux.

1^{er} août

498 Il y a bien longtemps, vers 1952 je crois, on donnait à Paris le *Dialogue des Carmélites*, la dernière oeuvre de Bernanos, écrite avant sa mort. Je n'avais pu la voir à mon premier voyage à Paris, après la guerre. J'en étais bien désolé, car je savais la qualité des textes de l'écrivain. Plus tard, j'en ai vu une version au cinéma, si je me rappelle bien. Mais ce que je ne sais pas, c'est s'il s'agissait d'une version tirée de la pièce de Bernanos ou celle dont le père Raymond Bruckberger avait écrit le scénario. J'en ai appris l'existence par Jean-Marie Laurence qui, dès 1952, analysait la pièce de Bernanos, dans un de ses textes que lui avait commandé Radio-Canada.



Solange Chapat-Rolland rappelait récemment les services rendus à la cause du français par Radio-Canada, notre grande société de radio-télévision. Elle a raison d'en avoir fait l'éloge. Si la qualité de la langue parlée et écrite s'est améliorée sensiblement au cours du dernier demi-siècle au Canada, c'est en partie grâce à l'influence de ses équipes et, en particulier, de son comité de linguistique, fondé par Jean-Marie Laurence et continué par ses collaborateurs immédiats.

J'ai été touché par l'éloge que ceux-ci ont fait de mon vieil ami.



J'ai passé quelques jours à la maison, avec la jambe étendue comme le toubib me l'avait recommandé. «Je vous donne congé», m'a-t-elle dit, quand je suis allé la voir à son bureau de l'Hôtel-Dieu. Je l'aurais embrassée d'abord pour son diagnostic,

puis parce qu'elle ne m'avait pas fait attendre. Il faut dire qu'à cette heure matinale, nous étions bien peu nombreux.



C'est la deuxième femme-médecin à laquelle j'ai affaire. Je suis enchanté de la manière dont elle s'est occupée de moi. Le docteur Georges Hébert m'avait averti d'ailleurs en me disant : « Règle générale, les femmes ont en médecine des qualités assez remarquables. »

499

J'ai écrit femme-médecin et non doctoresse, comme on le disait il y a quelques années. C'est un autre mot auquel j'ai quelque difficulté à me faire. De son côté, Louis-Paul Béguin me disait la même chose l'autre jour, après m'avoir offert de préfacier un dictionnaire d'assurance que va bientôt faire paraître son service de l'Office de la langue française. Je lui ai conseillé de s'adresser à un haut fonctionnaire des assurances, ce qui donnerait à son ouvrage un caractère plus officiel.



L'autre soir, j'ai été surpris d'entendre à la télévision un philosophe de renom dire que s'il aimait la musique, souvent un disque mis sur sa plaque tournante lui permettait d'écrire avec plus de vivacité. Comme pour lui, certaines oeuvres déclenchent en moi une activité intellectuelle immédiate. Il a ajouté à peu près ceci : « Je sais que ce n'est pas ainsi qu'on doit écouter l'oeuvre d'un grand musicien, mais je dois avouer en toute franchise l'aide que sa musique m'apporte. »

J'étais heureux d'apprendre que je n'étais pas le seul à commettre une pareille faute de goût, même si, chez moi, la musique est précieuse pour activer le fonctionnement de mon cerveau. Par contre, le jazz, ou ce qui en tient lieu, me crispe.



Les choses vont vite en politique. Il y a quelques années, *** est à Paris, il est reçu comme un chef d'État, tandis que

l'ambassadeur est laissé un peu dans l'ombre. On dit qu'il surveille les allées et venues de son compatriote. Un caricaturiste s'empare de la nouvelle. Il imagine ** suivant le ministre et se faisant arrêter par deux agents qui lui disent : «Alors, mon pote! On importune M. le Président...»

Depuis, *** a pris une retraite un peu houleuse, tout en laissant un souvenir assez extraordinaire. Quant à **, il vit une vie paisible, écrit ses mémoires et jouit d'une considération méritée d'ailleurs par la qualité de son esprit et la dignité de sa vie.

500

La politique, cette garce, ai-je écrit déjà, avec un manque de respect dont je dois m'excuser, faut-il le dire? Ce n'est pas suffisant, me fait remarquer ce charmant homme, avec qui je bois le verre de l'amitié, un peu plus tard. Son père en a su quelque chose, alors que, grand bonhomme du droit, apprécié des multiples conseils d'administration dont il faisait partie, il avait été défait par l'électorat, comme s'il avait été un quelconque candidat. Ce fut le sort de M. René Lévesque et de mon fils Jacques, qui, par deux fois, ont été défaits avant d'être élus triomphalement en 1976.